

Zeitschrift: Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

Band: 23 (1935)

Heft: 463

Artikel: Les effets de la rationalisation sur l'emploi et les salaires des femmes en Allemagne

Autor: L.-H.P.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-262075>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 22.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

marque de protection conférée aux producteurs remplissant certaines conditions; c'est un moyen de soutenir, en les recommandant au public, les produits qui méritent de l'être.

En acquérant le droit d'usage du Label, les producteurs acquièrent en même temps l'aide de la Ligue qui entraînera le public à remarquer et à acheter les produits qu'elle lui signale ainsi. Une des conditions pour obtenir le droit d'usage du Label est la rémunération convenable de la main-d'œuvre. Par ce moyen, la Ligue lutte efficacement contre les salaires insuffisants.

L'acheteur a tout intérêt à être renseigné sur la valeur réelle des produits qui le tentent; il saura que ceux qui portent l'estampille du Label peuvent être achetés de confiance, même s'ils semblent un peu plus coûteux, que ce sont des objets qui ont été examinés et contrôlés par la Ligue, qui sont fabriqués en Suisse et aussi que le salaire de l'ouvrier confectionneur a été convenable.

Le Label est une marque légalement protégée et la propriété exclusive de la Ligue sociale d'acheteurs. Les producteurs qui désirent être au bénéfice du Label doivent s'adresser à la Ligue en fournissant tous les renseignements nécessaires sur les articles qu'ils désirent protéger. La Ligue de son côté fait la publicité nécessaire pour donner au Label toute son efficacité (articles dans la presse, affiches, expositions, conférences, etc.).

V. D.



Cliché Mouvement Féministe

M^{lle} Anna GUTZWILLER

vient d'être nommée deuxième assistante de police à Berne. Elle sera une aide précieuse pour la première assistante, M^{lle} Ernst, et les femmes de la capitale sont reconnaissantes aux autorités qui, d'elles-mêmes, firent cette nomination sans qu'elle ait été précédée de démarches ou de pétitions.

La prostitution, ses causes et ses remèdes

Sous ce titre, la Fédération abolitionniste internationale publie les travaux présentés au 1^{er} Congrès international de morale sociale siégeant à Budapest, Congrès dont notre journal a rendu compte en son temps.

Cette maladie sociale — et vieille comme le monde — qu'est la prostitution sévit surtout dans les villes de population dense et son développement dépend ainsi, logiquement, de l'urbanisation d'un pays. Cette urbanisation a encore pour résultat de permettre aux intéressés de se cacher pour perpétrer leurs attentats contre l'hygiène et la morale et d'échapper beaucoup plus facilement à la police. A Budapest, il y a bien dix mille prostituées clandestines pour mille enregistrées à la police.

Lombroso et d'autres savants avaient établi que les prostituées présentent des signes de dégénérescence qui les distinguent, comme les criminels, des individus honnêtes. Cette théorie est périmée et les savants admettent aujourd'hui qu'il n'y a pas d'altération anthropologique chez la plupart des prostituées et que, par conséquent, il n'existe pas de prostituée-née. De plus, au lieu de prétendre que l'avidité au gain, l'horreur du travail, la vanité, le penchant au mensonge et au vol, etc., sont les causes de la prostitution, comme on le prétendait récemment encore, on admet actuellement que l'individualité de la prostituée n'est pas la cause, mais la conséquence de son occupation. Donc, la prostitution ne dépendant pas de penchants innés de l'individu ou de « crime héréditaire », mais étant le résultat de certains traits de caractère, d'un enchaînement tragique de circonstances et de données sociales ne dépendant que pour une

petite part de la prostituée, celle-ci est une victime de la prostitution.

Les causes de la prostitution sont principalement: la négligence ou l'égoïsme des parents ou du tuteur, la vanité féminine, le désir d'une vie légère et gaie, l'alcool, la cocaïne et d'autres drogues, la paresse, le manque de sens moral, une intelligence déficiente, un caractère irresponsable, l'absence complète du sens de la dignité humaine et spécialement de la dignité féminine, un érotisme développé, un mauvais entourage, la pornographie, le proxénétisme, la soif de plaisir et le goût de la prostitution chez les hommes, la décadence sociale, la misère et l'abandon. Cette dernière cause domine certainement toutes les autres. La société est véritablement responsable de la prostitution et aussi l'entourage et aussi la famille, et la lutte contre ce fléau social devrait être la tâche morale la plus immédiate de la société et de l'Etat. (Extrait du rapport du docteur Donos, médecin en chef d'hôpital, professeur d'université à Budapest et vice-président de l'Association hongroise contre la traite des femmes et des enfants).

Le professeur Mittermaier de Heidelberg envisage que les enfants des familles pauvres des grandes villes vivant dans la rue ou dans des logis trop peuplés sont témoins de scènes scandaleuses tel qu'il est presque héroïque de leur part de conserver encore quelques notions de moralité. L'enfance illégitime et son éducation forcément relâchée, la monotonie et le manque de joie du travail dans les usines sont encore des causes de prostitution. Et certaines professions comptent beaucoup plus de prostituées que d'autres, par exemple,

les employées de maison, les ouvrières de fabrique, les sommelières, les modistes, les couturières, les repasseuses, les vendeuses, etc.

Voilà, sommairement résumées, les causes de la prostitution. Quant aux remèdes, il est envisagé en tout premier lieu l'éducation de la jeunesse, qui est, du reste, plutôt un moyen préventif. Le Dr. Paulina Luisi, de Montevideo, rend responsable la désolante situation économique du travail féminin. Son amélioration sera certainement un remède efficace contre la prostitution. Il faut lutter aussi contre la notion erronée du mal nécessaire, doctrine équivoque et brutale, qui autorise toutes les licences masculines, contre le relâchement des liens conjugaux et il faut rappeler les devoirs de propreté, de santé, d'intégrité physique et morale de l'homme et de la femme unis par le mariage et appelés à donner naissance à des êtres nouveaux. Le goût de la propreté inculqué et développé chez les jeunes filles peut les faire reculer devant les contacts malpropres. Dans ce domaine, l'éducation scolaire peut remédier à l'éventuelle carence maternelle, nous dit M^{me} von Kirchbach, de Dresde, qui préconise en outre l'enseignement en commun des garçons et des filles.

Mais les remèdes, les vrais remèdes? Les trouvera-t-on dans les œuvres privées ou officielles de préservation, de protection, de répression, ou dans une juridiction spéciale pour les mineurs, telle que la présente M^{lle} André Colin, membre de la Section des questions morales de la S. d. N.? Il n'y a pas de lutte rationnelle contre la prostitution sans lutte contre l'immoralité sexuelle, a-t-on écrit fort justement. Les lois sont-elles d'une utilité pratique et efficace contre cette immoralité? se demande M. Sempkins, du Bureau international pour la suppression du trafic des femmes et des enfants. Oui, quand elles suppriment les maisons de tolérance, les endroits où l'on s'amuse qui constituent une tentation permanente, quand elles établissent la police des rues et des établissements publics et qu'elles suppriment la sollicitation publique, et ne permettent pas à la prostitution luxueuse de s'afficher et d'exciter ainsi l'envie de jeunes personnes, en même temps pauvres et avides de plaisirs, quand elles punissent les représentations ou les écrits obscènes et les clubs nudistes organisés pour servir le vice, etc., etc. Bien que la législation ne puisse résoudre toutes les difficultés, elle peut beaucoup, si elle est honnêtement appliquée, pour les diminuer tout au moins.

(S'adr. rue de l'Hôtel-de-ville, 8, Genève)

V. DELACHAUX.

Les effets de la rationalisation sur l'emploi et les salaires des femmes en Allemagne

Le B. I. T. publie, sous la signature de M^{me} Judith Grinfield, une brochure donnant les résultats d'une minutieuse enquête faite en Allemagne à propos des effets de la rationalisation sur les salaires et l'emploi des femmes dans ce pays. L'auteur apporte une utile contribution à l'étude de ce problème; elle y examine, à l'aide de données provenant de sources diverses, les changements survenus au cours de ces dernières an-

nées. Elle s'attache, en particulier, aux résultats d'une enquête effectuée par la Fédération allemande des ouvrières en métallurgie, et étudie, d'autre part, le rapport entre l'emploi des femmes et l'écart habituel entre les salaires des femmes et des hommes.

Voici quelles sont ses constatations essentielles; elles sont d'autant plus intéressantes à enregistrer que l'Allemagne est, de tous les pays d'Europe, celui où les progrès techniques ont peut-être été poussés le plus loin, et où le chômage en masse a atteint, depuis la crise, le niveau le plus élevé.

Pendant la période de prospérité qui précéda la guerre, les hommes en âge de travailler ne couvraient que le 68 % des besoins de la main-d'œuvre, et il y avait à cette époque pénurie de main-d'œuvre féminine.

De juin 1928 à juin 1932, le nombre des hommes employés a baissé de 32,5 %, tandis que celui des femmes n'a baissé que de 23,4 %. En juin 1928, on comptait 50 femmes pour 100 hommes occupés; en juin 1933, la proportion était de 56,7 %.

Il faut se garder de conclure de ces chiffres que la situation de la femme sur le marché du travail soit, de façon générale, plus favorisée que celle de l'homme. Il résulte de l'étude des variations des proportions respectives du personnel féminin que les employées représentent actuellement un groupe très important par rapport à l'avant-guerre; de 1907 à 1913, leur nombre était de 112.000; il a passé à 875.000 en 1925, dans le commerce, les transports, l'industrie, etc. Le nombre des employées a augmenté davantage que celui des ouvrières. Et c'est à cause de ce déplacement en faveur des employées que le mouvement d'opposition contre le travail féminin est parti des milieux d'employés.

De même qu'au début du machinisme, l'entrée des femmes dans les ateliers s'est heurtée à l'hostilité des hommes, de même, aujourd'hui, la substitution progressive de la femme à l'homme sous l'influence de la mécanisation et de la subdivision du travail de bureau, est mal accueillie par l'élément masculin. Mais, pour les employées d'aujourd'hui, comme pour les ouvrières d'autrefois, ce n'est pas l'offre, mais la demande de main-d'œuvre féminine qui constitue le facteur décisif. Les offres d'emplois ont, en effet, été plus nombreuses, en chiffres absolus, pour les femmes que pour les hommes, alors que les demandes d'emplois ont été plus élevées chez les hommes que chez les femmes. Et ce déplacement est tout particulièrement remarquable dans l'industrie chimique et métallurgique, où le remplacement de la main-d'œuvre masculine par la main-d'œuvre féminine s'accroît de jour en jour. Cela provient de ce que le rendement du travail de la femme est égal, sinon supérieur, à celui de l'homme, et que son salaire est naturellement inférieur.

Envisagé sous cet angle, le problème des salaires féminins, de la rétribution traditionnellement inférieure des ouvrières par rapport aux ouvriers, revêt une importance particulière. Les femmes fournissent « aux pièces » un travail équivalent à celui des hommes; on les paie moins. Et c'est une grosse tentation pour l'employeur de réaliser des économies en remplaçant l'homme par la femme. Il arrive ainsi à économiser jusqu'à 50 % du salaire...

Et tous les exemples cités par l'auteur tendent à prouver que ce qui s'impose avant tout c'est une révision profonde et complète de la concep-

tout cas, ce n'est pas avec ces pauvres jambes pareilles à des bâtons et à ces pieds d'enfants de six ans, qui ont l'air d'être collés sur les jambes-bâtons, qu'il serait possible de rattraper un enfant en danger devant un véhicule ou un chien. Les femmes d'âge moyen ont souvent encore ces pieds d'autrefois. Non loin de Shanghai, à six heures d'express, dans le splendide district de Hanchow, j'en ai vu un grand nombre, en particulier chez les femmes de la classe moyenne ou de la plus basse, et surtout dans la population des villes. A la campagne, on ne saurait qu'en faire, car la paysanne doit pouvoir seconder le travail de son mari.

J'en ai vu beaucoup de ces campagnardes, durant une excursion en ricksha jusqu'à la tombe de Confucius, car la route, qui compte sept kilomètres, passe à travers de nombreux villages. Quelle affreuse pauvreté! Que tout est primitif! Les femmes dépeignées sont couvertes de haillons; les enfants, et même parfois les jeunes filles, sont totalement nus, ces dernières ayant tout au plus une sorte de pagne. A cause de l'ardeur du soleil, les enfants portent de gigantesques chapeaux de paille pointus. Les instruments de travail n'ont pas changé depuis des milliers d'années; le blé est moulu par un moulin à main qu'actionne tantôt un petit cheval, tantôt une femme. On fait encore la cuisine en plein vent, entre deux pierres. Les femmes, ici, sont loin de l'émancipation.

Malgré tout, les enfants donnaient une impression de gaieté; mais dans les orphelinats des missions, on voit d'autres tableaux. Les deux orphelinats de Shanghai voient chaque année de 15 à 1800 enfants abandonnés à leurs portes, sur les

quels le 80 % meurent dès leur admission. Je n'ai rien vu de plus impressionnant que cette salle des condamnés à mort. Qui peut les secourir? Seules les missions catholiques, les autres n'acceptant pas d'enfants. Aussi pareil spectacle est-il bien fait pour convertir ceux qui ne croiraient pas encore à la nécessité des missions. Même aux Chinois modernes, il n'y a que le christianisme à la longue qui pourra leur donner un terrain ferme sur lequel édifier leurs vies; il n'est pas possible qu'elles retournent à l'ancien ordre familial et au culte des ancêtres.

K.-M. FASSINDER.

(Trad. libre de M.-L. P.)



Les femmes et les livres

Lucile de Chateaubriand

Sur cette sœur d'un homme illustre, sur cette Lucile passionnée comme peu de femmes le furent, et toute blottie à l'ombre de la gloire fraternelle, il a été beaucoup écrit. Des écrivains, et des meilleurs, ont tenté de fixer d'un trait précis cette silhouette fuyante, sur laquelle son frère nous a raconté somme toute, plus de mensonges qu'il n'est permis, même à un imaginaire.

Un livre nouveau est sorti récemment de presse, *Lucile de Chateaubriand*, par Albéric Cahuet l'auteur, à qui nous devons déjà de très belles études de femmes, retrace avec beaucoup d'art et avec une émotion qu'il sait nous faire partager, la vie de celle qu'il appelle « un Werther féminin ». Il s'attache à détruire la déplorable légende répandue à la suite de la publication par Chateaubriand de son *René*, qui déforme la pure tendresse du frère et de la sœur, et on peut dire que le livre de M. Cahuet est une éclatante réhabilitation.

Rien n'annonçait chez Lucile enfant la femme charmante qu'elle devint. « Jaune comme la primèverre et triste comme la feuille séchée », elle était laide, un peu contrefaite, portait un corset et avait l'esprit endormi. Bien que de quatre ans l'aînée de son frère, elle était sa compagne de tous les instants. « On me livra Lucile comme un jouet » écrit plus tard Chateaubriand. « Jouet patient, facile, qui s'attache instinctivement à ce qu'on lui donne, car une petite fille a toujours un amour maternel à placer », ajoute M. Cahuet. Ce frère était alors un parfait vaurien et c'est Lucile qui, pour lui éviter des semonces, raccommode en cachette ses vêtements déchirés dans les batailles journalières avec les polissons de Saint-Malo.

La famille Chateaubriand s'est transportée à Combourg, château imposant par sa masse de pierre gris et ses quatre tours, triste aussi et le pied baignant dans des eaux noires. Lucile a dix-sept ans; elle erre, toujours songeuse, sur

Albéric CAHUET: *Un Werther féminin: Lucile de Chateaubriand*. Chez Fasquelle, éditeur.

les bruyères des landes ou sous les grands bois, « front pensant, âme grave, cœur prenant », et miraculeusement devenue belle. On ne peut imaginer jeune fille aussi compliquée. « Tout, a noté Chateaubriand, lui était souci, chagrin, blessure », une expression qu'elle cherchait, une chimère qu'elle s'était faite la tourmentait des moins entiers. A dix-sept ans, elle déplorait la perte de ses jeunes années et se voulait ensevelir dans un cloître ».

De cette passionnée toute enveloppée de mystère, on fit une chanoinesse, état intermédiaire entre la vie religieuse et la vie du monde. Cette qualité valait des avantages certains; ou bien la chanoinesse vivait dans la maison-mère, ou elle demeurait dans sa famille. Dans les deux cas, elle avait droit à une rente, ainsi qu'à être appelée « Madame la Chanoinesse », et à être secourue en cas d'infortune. De par son titre nouveau, Lucile devait éviter le luxe vestimentaire et nobiliaire, vivre très simplement même dans le monde, s'abstenir de lectures dangereuses, de spectacles, de bals et de toute espèce de fards. Le temps qu'elle ne donne pas à son frère, elle le passe en prières.

Lucile a vingt ans, son frère en a seize. « Autour d'eux nul ne les comprend comme ils se comprennent... elle reçoit tous les chocs de l'esprit fraternel qui tour à tour l'entraîne et se replie en elle. Tous deux se rapprochent et, à toutes les heures, se découvrent davantage leurs identités... Si pareils, dans cette magnificence intime de leur jeunesse, que l'on n'imagine pas, entre les êtres, de communion plus étroite. Les mots de l'un tombent dans l'âme de l'autre. Soumis aux mêmes visions, atteints par les mêmes

tion du salaire féminin. Dans l'état actuel des choses, le principe: à travail égal, salaire égal, restera forcément lettre morte, parce que les mêmes opérations ne sont pas accomplies en même temps par les hommes et les femmes.

On ne combattra efficacement la tendance à remplacer les hommes par les femmes (dans un but notoire d'exploitation et de lucre, aussi bien dans l'industrie que lorsqu'il s'agit d'employées) que le jour où l'on donnera au problème du salaire la seule solution qu'il comporte: à rendement égal, salaire égal, et cela dans le monde entier.

A défaut d'une telle solution, les progrès techniques rapides ne tarderont pas à entraîner une élimination de plus en plus forte de l'homme au profit de la femme, et même de l'homme et de la femme au profit de la jeune fille, moins bien rétribuée, qui, seule, pourra compter sur la stabilité de son emploi.

L.-H. P.

Rectification. — Mme Lydie Morel nous prie de corriger un mot de sa réponse à l'Enquête publiée dans le numéro précédent. Elle a écrit: accession aux fonctions, et non pas aux sanctions.

Le rôle et la situation de la femme en Palestine

Lors d'un voyage en Palestine, de mars à avril 1935, j'ai eu l'occasion d'observer la femme palestinienne des villes et des campagnes, son travail dans son ménage et dans les colonies, son activité éducative et professionnelle, etc. Partout j'ai pu constater que ses droits ne sont nullement en rapport avec le travail qu'elle fournit.

L'adaptation au pays se fait péniblement, et le changement de vie est dur à la femme comme à l'homme. Par exemple, la jeune fille élevée en Allemagne dans un certain confort éprouve, malgré sa bonne volonté, de grandes difficultés à s'habituer à sa situation nouvelle. Elle est obligée de sous-louer une ou deux chambres de son appartement de trois pièces; car, à cause du nombre inouï d'immigrés, les loyers augmentent d'un jour à l'autre. On vient heureusement d'interdire, à Tel-Aviv surtout, ce genre de spéculation.

La femme a des difficultés avec son ménage, et la jeune fille, même celle venant de l'est de l'Europe, estime le travail ménager indigne d'une sioniste et, de plus, improductif, et lui préfère un travail constructif, tel celui d'aide-maçon. Les domestiques sont considérés comme des ouvrières: elles arrivent le matin, travaillent huit heures, se reposent le samedi et les nombreux jours de fêtes, et empruntent des livres à la bibliothèque de leur maîtresse. A cause de la pénurie de bonnes, les salaires sont très élevés, et varient de deux à quatre livres par mois, la nourriture en plus.

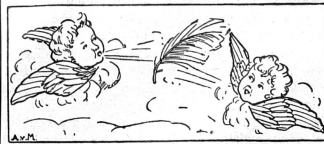
En général, les femmes sont satisfaites de leur condition, pourvu qu'elles puissent, après leurs travaux fatigants, lire, ou faire ou écouter de la musique. Malheureusement, l'intellectuelle n'apprend qu'avec beaucoup de peine la langue du pays, l'ivrit, qui est vivante et comprend déjà toute une littérature, telle la Habimah, recueil d'auteurs russes, ainsi que d'œuvres de Molière et de Shakespeare.

souffles, ils vibrent ensemble pour tout et par tout, au point de se sentir désaccordés quand des instants les éloignent. Leurs curiosités sont communes. De la vie dont ils ne savent rien à seize et à vingt ans, ils voudraient trop savoir... Et, parce que tous deux souffrent l'épousement créé par le morne entourage, ils s'évadent dans le libre et magique univers de leur solitude».

C'est Lucile qui fera naître l'étincelle du génie de son frère en lui suggérant de peindre par des mots ce qu'ils ressentent tous deux. « Elle me révéla la muse: un souffle divin passa sur moi » écrit plus tard le grand poète. Lucile se prend, elle aussi, à l'enthousiasme littéraire; elle traduit des poèmes latins, mais ses essais demeurent à vrai dire, assez médiocres.

Cette chanoinesse ne pensait qu'à l'amour. On l'a dite un peu déséquilibrée... elle n'était que malade et exaltée, singulièrement séduisante et tout aussi malheureuse. Son attachement pour son frère demeura pur, sans aucun doute, et la pauvre Lucile n'en peut mais se le pointer en fit un prétexte littéraire pour s'attribuer à lui-même un de ces rôles sataniques qu'il mit à la mode.

Le père mort et Combourg délaissé, Lucile alla vivre dans la jolie ville de Fougères où habitait ses trois sœurs mariées. « Il faut au printemps entrer à Fougères par la vieille porte Notre-Dame qui s'ouvre entre deux tours fleuries comme un jardin, nous conseille M. Cahuet. La ravenelle jaune et cette valériane rose que l'on nomme le lilas des murs enflammant la pierre grise. C'est un chant de couleur dans le granit breton. Sous un verre à grillage, une Vierge du temps de la duchesse Anne vous présente un bouquet: accueil



DE-CI, DE-LÀ

Foyer des Etudiantes, 20, av. Henri-Dunant Genève.

Au début du semestre universitaire rappelons que le Foyer des Etudiantes, fondé en 1910 par la Fédération des Associations Chrétiennes d'Etudiants, met ses locaux à la disposition des étudiantes (étudiants admis) visitant les établissements de l'instruction supérieure à Genève: Université, Institut J.-J. Rousseau, Ecole Sociale, Ecole des Beaux-Arts, Conservatoire. Le Foyer est un club ouvert aux étudiantes de toute nationalité, de toute opinion philosophique et religieuse. Les étudiantes trouveront au Foyer des salles d'étude et de réception, ouvertes tous les jours de 8 à 22 heures (bibliothèque, piano, machines à écrire et à coudre). Thé à 16 heures. Des renseignements seront donnés concernant la vie de l'étudiant à Genève (échange de langues, cours, adresses de chambres et pensions, sports, etc., etc.). Suivant les désirs exprimés par les étudiantes, des causeries et discussions seront organisées. Il est prévu des rencontres amicales les dimanches de 16 heures.

Après-midi d'ouverture, dimanche 16 novembre, à 16 heures. Dans la même demeure, la « Maison des Etudiantes » reçoit quelques pensionnaires. Pension complète et repas séparés.

S'adresser 20, avenue Henri-Dunant. Téléphone 42.746. (Communiqué)

Cours de cuisine pour garçons.

A l'école primaire supérieure de Queen Street à Manchester, l'enseignement de la cuisine est donné à 60 garçons des trois classes supérieures. Ceux-ci se présentent à l'école en tablier blanc, avec des mains et des ongles irréprochables et un enthousiasme formidable. Comme c'est la première école de Manchester qui fait cette expérience l'école est suivi avec un intérêt considérable par les autorités scolaires.

La mère juive se dévoue généralement à ses enfants, et ici, en Palestine, on voit des parents qui couchent sous la tente, mais logent leurs rejetons dans des maisons. L'enseignement et l'éducation de la jeunesse sont très soignés, et les écoles créées pour elle sont des modèles du genre. Dans le quartier Neve-Shanan, de Tel-Aviv, se trouve une école de mille enfants, dont le réfectoire en héberge cinq cents à la fois; les mères travaillant toute la journée, les écoliers prennent leurs repas à l'école. Une école enfantine toute proche a une salle de repos pour ses quatre-vingts élèves; un jardin d'enfants est équipé suivant la méthode Montessori; une autre maison reçoit les petits malades des yeux... Je pourrais énumérer longtemps encore de telles institutions; pourtant il devrait y en avoir encore davantage, car l'émigration des années 1934-35 a été considérable.

Au commencement, le climat paraît insupportable à la Palestinienne; elle devient obèse et

Les maîtresses qui sont chargées de ces cours donnent sur leurs élèves des appréciations très élogieuses, disant qu'elles préfèrent les classes de garçons aux classes de filles. Les garçons se montrent plus attentifs et n'oublient aucune des directions de la maîtresse. La seule difficulté consiste à modérer leur enthousiasme. Un progrès a déjà été réalisé. Après une leçon sur la propreté, les garçons se sont présentés en classe plus nets et plus propres qu'auparavant. En plus de la cuisine, les garçons s'exercent à d'autres travaux domestiques, entre autres au blanchissage.

Précieuse corpuence.

Dans l'île de Chypre, s'il faut en croire une feuille de Madrid, les mœurs n'ont guère encore évolué. On y peut toujours, légalement, s'acheter une épouse, fille de parents turcs. Une jeune fille minece vaut 1.500 francs tandis qu'une personne aux formes dodues atteint souvent le prix de 8.000 francs. Les acheteurs sont pour la plupart des Arabes de Palestine. Le versement doit être mentionné, paraît-il, dans le contrat de mariage. En cas de répudiation, la somme peut être restituée suivant les conventions. Pourtant les « demandeurs » n'hésitent pas à pencher du côté de la corpuence, pleine de charmes à leurs yeux, si chère soit-elle.

Educación ménagère.

Le Congrès annuel du Centre national d'études d'éducation ménagère, qui réunissait récemment à Bruxelles une centaine de femmes appartenant aux différents partis politiques, s'est occupé entre autres de la question d'une réforme du service ménager.

Au cours de deux journées d'étude, des rapports furent présentés sur le recrutement et la formation de l'aide ménagère et de l'assistante familiale, et sur la formation d'un cadre professionnel pour ces emplois.

On examina aussi de quelle façon il serait possible d'alléger les travaux et les charges de la maîtresse de maison, soit par l'emploi d'une technique adaptée aux besoins ménagers, soit par l'organisation de services collectifs, ou bien encore par l'emploi de l'aide humaine.

Chacun des points exposés fera l'objet d'une étude approfondie, dont les résultats seront développés aux prochaines journées d'étude.

viellit rapidement, surtout dans les colonies. Elle s'en rend compte et en souffre, tout en se consolant par l'idée qu'elle passe par une époque de transition. Et voici encore un des traits du caractère de la mère juive: elle supporte tout par amour pour ses enfants et pour la vie de liberté et de dignité que, par ses efforts, elle tente de leur procurer.

Au point de vue des droits, comme je l'ai déjà dit, elle est en retard, mais de toutes parts on tente d'améliorer peu à peu sa situation. La première Association féminine fondée en Palestine à son programme l'égalité de droits pour la femme. C'est grâce aux travaux de cette Association que l'on rencontre des membres féministes au Conseil national juif (Waad Leumi). En 1932, à la municipalité de Jérusalem ont été nommées deux femmes. Il existe des avocates. Mais il reste encore beaucoup à faire. La Palestinienne devrait avoir le même droit que la Palestinienne à être inscrite comme propriétaire de terrains, et

la femme de son frère. Sont évacués à Rennes les détenues: « Julie Chateaubriand, femme Farcy, ex-noble, âgée de vingt-sept ans; Lucile Chateaubriand, ex-noble, âgée de vingt-cinq ans; Céleste Buisson, femme Chateaubriand, ex-noble, âgée de dix-huit ans. »

Leur captivité fut cruelle et les nouvelles du dehors accablantes. La mère de Lucile, qui a soixante-douze ans, est emmenée dans la charrette des aristocrates et traînée à Paris. A Combourg, on avait ouvert la tombe du père et jeté ses cendres au vent. Les trois prisonnières avaient heureusement des amis dans la région, et une pétition, signée d'habitants de Fougères, d'officiers municipaux et du Conseil général, réclama leur délivrance. Enfin libres, elles rejoignirent leur vieille mère.

« Madame de Chateaubriand avait été oubliée à la Conciergerie. Un commissaire s'étonna de l'y voir: »

— Que fais-tu, citoyenne? qui es-tu? Pourquoi restes-tu ici?

— On m'a pris mon fils. Je ne veux plus savoir ce qui se passe. Il m'est indifférent de mourir en prison ou ailleurs.

— Mais tu as peut-être d'autres enfants? Elle donna les noms des trois détenues de Rennes.

« L'ordre fut expédié, disent les « Mémoires » de Chateaubriand, de remettre celles-ci en liberté, et l'on contraignit ma mère de sortir. »

Dans les temps troublés qui suivirent sa libération, Lucile se maria. Cette union d'une jeune fille avec un septuagénaire a de quoi nous consterner. L'époux, M. de Caud, n'avait ni bonne mine, ni richesse, ni talents, ni tendresse; rien,

à être admise à l'emphytéose, c'est-à-dire au droit de contracter un bail à long terme de biens immeubles, conférant un droit réel d'hypothèque.

La situation juridique de la femme mariée doit être révisée. Il faudrait qu'elle puisse choisir entre la nationalité de son mari et la sienne propre. La loi juive est une loi basée sur le droit et la justice, mais il faudrait l'adapter à la situation actuelle. Malheureusement, de nos jours, la justice ordinaires est plus équitable que la justice rabbinique; mais la femme juive ne peut y recourir quand le litige touche à sa famille. Les tribunaux rabbiniques devraient être forcés d'interpréter la loi du Talmud de façon à l'adapter à la situation féminine actuelle.

Au point de vue du travail, l'Association est bien secondée dans la lutte pour l'égalité de la Palestinienne par le Conseil des ouvrières. Certaines formes de travail sont réservées aux femmes: l'hiver dernier, des milliers d'entre elles ont été envoyées à la campagne pour la cueillette des oranges; une ferme d'apprentissage a été créée pour les jeunes filles, ainsi qu'une école de couture, une blanchisserie et une école de tissage à Haifa. On cherche à relever les salaires, car, dans les usines, la rétribution des ouvrières est minime. Les loyers étant très élevés, il faudrait gagner quatre francs par jour et les salaires varient de un franc cinquante à quatre francs. Le mouvement tendant à hausser les salaires féminins possède un journal spécial: l'Organe de l'ouvrière (Dvar Poaleth), qui s'efforce d'instruire les travailleuses.

Les certificats d'immigration sont exigés pour les femmes; c'est l'Angleterre qui contrôle l'immigration, la Palestine étant sous mandat. On n'admet pas volontiers les jeunes filles et point du tout les femmes divorcées et les veuves. Le Conseil des ouvrières considère comme un grand succès d'avoir obtenu soixante-quatre certificats de jeunes filles.

On cherche à obtenir le droit de vote pour les femmes, et un grand pas en avant a été fait par la récente déclaration du gouvernement qui accordera le vote féminin si les deux-tiers des magistrats sont d'accord.

La Palestine n'est pas encore à même de soutenir à elle seule toutes les institutions que je viens de mentionner. Elle compte toujours sur l'aide des organisations juives à l'étranger. L'organisation sioniste féminine de l'Amérique a créé le service d'hygiène palestinien de toutes pièces: en 1913, elle a envoyé deux infirmières pour s'occuper des mères; en 1925, a été commencée la lutte contre la malaria et la trachoma (maladie des yeux); en 1918, la Hadassah Medical Organisation a créé un service prophylactique et thérapeutique dans tout le pays et des hôpitaux ont été fondés dans les villes. Mais la crise étant survenue, les subventions tarissent et la charge tomba sur les municipalités. Le budget de ce service d'hygiène, ainsi que ceux d'un laboratoire d'analyse des aliments, d'une clinique dentaire, d'une salle publique de lecture, etc., s'élevait en 1934 à cent mille livres dont quarante-huit mille étaient fournies par l'Amérique.

Une autre organisation féminine et sioniste importante est la Wizo. Fondée en Angleterre en 1919, elle a rassemblé en mars 1935, au Congrès de Tel-Aviv, trois cent vingt délégués représentant soixante-mille femmes de quarante-quatre pays, elle tire aussi ses ressources de l'étranger. Son but est de s'occuper des femmes et des enfants et de donner à la Palestinienne un rôle actif dans la société juive sans abandonner sa neutralité

en somme, ne pouvait expliquer ce mariage. Peut-être Lucile avait-elle tant souffert qu'elle se désintéressait de tout, même de son propre sort. Elle n'est plus chinoise, elle n'a plus d'argent, il n'existe plus d'églises où aller prier. « Il n'y avait plus d'autels à Fougères, ni de croix aux clochers. »

De plus, tous les hommes jeunes de sa société ont émigré ou se cachent: leur absence fait la chance des vieillards. Quand Lucile, isolée, dépendante, désemparée, sans nouvelles de son frère toujours en exil, songea à se créer un foyer, elle ne rencontra que ce septuagénaire sans attrait. Elle l'imaginait comme un père, et, quand il prétendit être plus et mieux, tout alla mal. Elle s'enfuit, ou il la chassa. Sept mois après, M. de Caud mourait.

Quand Chateaubriand put enfin revenir en France, Lucile reprit goût à la vie et espéra reprendre le cours des fraternelles relations de leur jeunesse. Mais il y avait Céleste. Céleste mariée quatre mois, puis séparée de son mari pendant huit ans. Elle avait quand même quelques droits sur ce grand volage. Destin tragique, à vrai dire, que celui de cette blonde menue, assez insignifiante et sèche, qui a épousé un volcan! Elle ne fait rien pour établir de bonnes relations avec Lucile, dont le caractère, il faut le dire, était plutôt insupportable.

A trente-six ans, Lucile de Caud est encore belle, avec une abondante chevelure brune et un regard « dououreusement magnifique ». Un ami de son frère, le poète Chénédoll, suit voir en elle « non point une femme déjâ marquée des signes de la démeence (il n'eût pas aimé d'amour une folle), mais la victime d'une vie